

André Fontainas

par

YUN SUN LIMET

Donc, pendant des années, mon père n'avait plus vu Gide et pendant la guerre de 40, je me trouvais avec mes parents à Nice. Un jour, traversant Nice à pied, avec mon père, au coin d'une rue, brusquement, nous avons rencontré André Gide, avec sa fille, lui aussi. Ces deux hommes ont été extrêmement heureux, surpris de se retrouver. Très cordialement, ils ont bavardé pendant quelques moments. Après ces instants de conversation, ils ont sincèrement, je pense, promis de se revoir, ils avaient été si heureux de se retrouver. Et puis plus jamais ils ne se sont revus ¹.

Le 29 juin 1893, André Fontainas envoie à André Gide la première lettre d'une correspondance qui durera jusqu'en 1938. Fontainas a alors vingt-huit ans. Né à Bruxelles, il y a vécu jusqu'en 1876. Il suit alors son père à Paris. C'est au lycée Condorcet (à l'époque, Fontanes) qu'il rencontre pour la première fois Mallarmé qui n'est autre que son professeur d'anglais. Parmi ses condisciples, on compte Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, Pierre Quillard, Guillaumet ou encore Rodolphe Darzens. Il a reçu la nationalité française à vingt et un ans. Son séjour de cinq ans en Belgique, où il obtient son diplôme de docteur en droit, est surtout l'occasion de confirmer sa vocation poétique et de prendre part à l'effervescence littéraire qui anime alors le pays ². C'est l'époque de *La Jeune Belgique* qui réunit Georges Rodenbach, Émile Verhaeren, Georges Eekhoud ou encore Camille Lemonnier, pour ne citer que les plus connus. C'est l'époque aussi de *La Wallonie*, dirigée par Albert Mockel. En cette année 1893, cet homme qui écrit à Gide est un poète ayant déjà une certaine place dans le milieu littéraire parisien. Son recueil *Le Sang*

1. Si ce n'est en 1945, à la réouverture du Louvre. (Propos de Anne-Romaine Fontainas).

2. Il fonde une revue littéraire, avec Charles-Henry Tombeur, *La Basoche*, qui vivra un peu plus d'un an et qui publiera ses poèmes de jeunesse.

des fleurs (paru en 1889 à Bruxelles chez la Veuve Monnom) lui a valu les félicitations de Mallarmé ainsi que son entrée dans le « cénacle » des mardis de la rue de Rome. En 1892, il publie *Les Vergers illusaires* à la Librairie de l'Art Indépendant. Il collabore au *Mercure de France*, où il tient la chronique artistique³. Fontainas est marié à Gabrielle Herold, la sœur de son ami Ferdinand Herold qui l'a introduit au *Mercure de France*. Il a alors deux tout jeunes enfants, Ferdinand et Andrée.

Gide, quant à lui, vient de publier cette même année *Le Voyage d'Urien*, il est l'écrivain dont un José Maria de Heredia peut encore se permettre de dire : « Gide ne fera jamais rien⁴ ».

Les circonstances de la rencontre entre les deux écrivains restent imprécises. Anne-Romaine Fontainas (la fille du poète) pense qu'ils se seraient connus par l'intermédiaire de Pierre Louÿs, mais sans certitude aucune. On peut également supposer que ce fut à la Librairie de l'Art Indépendant, que tous deux fréquentaient, ou tout simplement aux mardis de Mallarmé. Mallarmé que Gide a rencontré en 1891 et qu'il vénère alors comme son maître. *Le Traité du Narcisse* a pour sous-titre *Traité du Symbole*, Gide a déjà collaboré à *La Wallonie* où des fragments du *Voyage d'Urien* paraissent sous un autre titre. Finalement, Gide et Fontainas se rencontrent tout naturellement à une époque où le symbolisme réunissait.

Voici la chronique d'une relation partie de cette communauté d'esprit et dont les années n'ont sans doute préservé que l'esprit.

*

Toutes les visions radieuses ou appâties parmi lesquelles l'Urien nous promène en laissant ce net sillage de phrases musicales et assouplies... (Paris, 29 juin 1893).

Ces phrases parlent du *Voyage d'Urien*. Le livre plaît de toute évidence à André Fontainas qui apprécie autant le principe du voyage à travers les idées que la musicalité de la phrase gidienne.

Il faut attendre un an avant que Gide ne réponde. D'octobre 1893 au printemps 1894, il est en Afrique du Nord. La lettre est envoyée de Rome, sans date précise. Gide se montre très enthousiaste pour le dernier recueil de Fontainas, *Les Nuits d'Épiphanie* (*Mercure de France*).

Cher Monsieur et ami,

Vos vers m'ont fait ici la plus charmante surprise ; ils me trouvèrent jeûnant et affamé de poésie — merveilleusement dispos à en jouir —. Le

3. Il le fera jusqu'en 1902. De 1902 à 1911, il tiendra la chronique théâtrale, et jusqu'à la fin de sa vie la chronique des poètes.

4. Cité par Léon Pierre-Quint dans *André Gide, sa vie, son œuvre*, p. 36.

livre est resté sur ma table et je le relis souvent. (Rome, ? 1894).

Les préoccupations sont essentiellement d'ordre esthétique et poétique. Les deux hommes parlent alors le « même langage ». Ils se verront chez Gide un an plus tard, en 1895. Gide invite Fontainas à dîner par un bref billet non daté. Il constitue l'un des rares témoignages écrits d'une rencontre effective entre eux. C'est dire que s'il fut une époque où ils se voyaient, elle fut de courte durée, et que la relation s'est surtout fondée sur des affinités plus littéraires que personnelles.

La sortie de *Paludes* est l'occasion pour Fontainas de dire la vanité de toute action, et la nécessité de continuer à œuvrer, malgré tout. L'occasion aussi de faire part de son amertume concernant la gloire littéraire.

Continuons à nous guider nous-mêmes, à encenser les autres avec le parfum illusoire des vapeurs de gloire et de génie, mais d'un facile retour sur nous-mêmes, mesurons la vanité de cette ivresse factice et stérile, nous aurons du moins l'avantage que j'estime de mesurer le néant comique de ce que nous valons et de ce que les autres valent. (Paris, 11 mai 1895).

Voilà qui apporte un curieux écho à une correspondance où deux écrivains ont le plus souvent « encensé » leurs œuvres respectives. Ceci en dit beaucoup, en fait, sur un certain désintéret de Fontainas pour la vie littéraire mondaine, ainsi que sur sa légendaire réserve. Dans *Si le grain ne meurt*, Gide donne ce trait :

Herold était parfois flanqué de son beau-frère, un Belge énorme, du nom de Fontainas, qui était peut-être bien le meilleur des êtres, au cœur le plus tendre, et pas bête, je crois autant qu'on pouvait juger par ses silences. Il semblait avoir découvert que le plus sûr moyen de ne jamais dire de bêtises est de ne point parler du tout⁵.

Encore une fois, André Fontainas prend l'initiative d'envoyer à Gide son impression sur ses notes de voyage en Afrique du Nord qu'il a données dans le *Mercure de France*. Le propos est très élogieux et c'est sur le même ton que Gide répond à propos de *Crépuscules* de Fontainas. Il y a à cette période de leur correspondance, de toute évidence, un accord esthétique qui induit une certaine intimité personnelle. C'est alors qu'ils seront le plus proches, de cette proximité paradoxale qui caractérise toute leur relation. En 1897, Gide est en Italie avec sa femme. Il ne va pas très bien, Madeleine est malade. Il envoie de Ravello, le 28 avril, une lettre où il confie à Fontainas ses vicissitudes et, disons-le, son désespoir. Fontainas est le seul à qui il écrive, apparemment, puisqu'il lui demande

5. Gide, *Si le grain ne meurt*, p. 273.

d'excuser son silence auprès « *des autres* ».

À la parution des *Nourritures terrestres*, un peu plus tard (toujours en 1897), Fontainas ne manque pas d'envoyer une lettre qui a tout de l'article critique. Il a non seulement apprécié le livre mais aussi pu retracer le parcours intellectuel qui conduit à ces *Nourritures terrestres*⁶.

De 1898 à 1899, les échanges sont surtout d'ordre « pratique », qu'il s'agisse de la souscription pour le Balzac de Rodin, momentanément abandonnée, ou d'une demande de Gide pour inviter à l'exposition du peintre Lacoste : Morice, Maeterlinck, Mockel⁷, Quillard, Ranson, Marx, toutes personnes faisant partie de l'entourage proche de Fontainas. Il est question également de renseignements pratiques demandés par Gide sur l'exposition Rembrandt qui se tient à Amsterdam et dont Fontainas lui a dit le plus grand bien. À ce propos, le poète donne quelques très belles lignes critiques sur l'œuvre du peintre hollandais. Fontainas, critique d'art éclairé, auteur d'une *Histoire de la peinture française au XIX^e siècle*, fut intimement lié à Théo Van Rysselberghe⁸. Il fut aussi l'ami de Rodin, de Félicien Rops, à propos duquel il a fait une monographie, et d'Antoine Bourdelle.

En 1898, Fontainas connaît déjà une situation conjugale difficile. Difficultés qui déteignent sur son humeur et son travail.

Quant à moi, je nourris toujours à la fois 20 projets et ne m'attache avec obstination à aucun. Je ne travaille pas. (Paris, 17 octobre 1898).

Gide, lui, n'est pas très souvent à Paris, allant de La Roque à Lamalou-les-bains d'où il envoie une lettre sur des poèmes parus dans le *Mercure de France* et qui seront repris dans le recueil *Le Jardin des Îles claires*.

Votre poème est beau, cher ami, et je vous en remercie, parce que la visionnaire extase qu'il exagère, vint dans ma triste solitude ici, comme le chœur d'Océanides vers le rocher muet de Prométhée⁹.

Et puis... mais ce serait trop long à dire ... (questions de métrique) — il y a là des difficultés résolues, des rythmes [sic] rompus, sans aucune *solution d'art*, cela est très bon. (Lamalou-les-bains, 3 novembre 1899).

Temps clair et serein sur la relation.

6. Nous n'exploitons pas ces lettres dans cet article, un tel travail demanderait plutôt une édition de la correspondance.

7. Symbolistes belges, bien « intégrés » également dans le milieu littéraire parisien.

8. Né en 1862 et mort en 1926, il appartient à l'école impressionniste belge.

9. Gide travaille sans doute au *Prométhée mal enchaîné*.

Neuf décembre 1899, premier petit éclair, premier petit incident, on pourrait l'appeler l'incident de *L'Ermitage*. André Fontainas y a fait publier des poèmes dédiacés à Gide. À la sortie de la revue, le titre est tronqué et la dédicace a disparu. Les *Cinq petits poèmes de la mer et du vent* sont devenus les *Cinq petits poèmes*. Fontainas fait part de son irritation à Ducôté, directeur de la revue. Gide, ayant appris l'incident, s'en excuse lui-même auprès de Fontainas et se désole de ne pouvoir s'expliquer de vive voix. Et comme dans ces inévitables retours inconscients dans le cours d'une correspondance, Fontainas répète son amertume et ses désillusions, étonnantes dans le fond, pour un poète que Gide a encore chaudement félicité pour ces mêmes vers.

Je ne me fais pas humble, mais je n'ai pas en moi la plus petite confiance. Tout est réussite et hasard. Que sais-je ? qu'ai je vu ? j'ai seulement rêvé beaucoup... (Paris, 10 décembre 1899).

Plus de dix mois plus tard, c'est toujours lui qui reprend la correspondance en fidèle « *critique privé* » de l'œuvre gidienne, à propos de *El Hadj*, *Philoctète* et *Le Prométhée mal enchaîné*, avec le même enthousiasme. L'année suivante, en 1901, Fontainas prend la plume pour parler du *Roi Candaule*. Douze jours plus tard, Gide ne répondra que pour lui présenter ses condoléances : le père de Fontainas est mort.

Le rythme de la correspondance devient annuel. L'échange suivant a lieu au printemps 1902. Par l'intermédiaire de Van Rysselberghe, Gide a demandé à Fontainas des renseignements sur sa profession de receveur d'octroi afin de trouver du travail à Henri Ghéon. La réponse constitue une longue description faite avec sérieux mais non sans ironie de ce métier, apparemment, de « tout repos ». Gide, qui se trouve de nouveau à Cuverville, le remercie en lui envoyant une lettre très élogieuse à propos du *Jardin des Îles claires*, un passage est même écrit en vers, emporté sans doute par ceux de Fontainas.

Un an passe à nouveau, Fontainas reprend la plume et poursuit une correspondance qui n'a rien, on s'en rend compte, d'un véritable dialogue, mais tient plus d'un échange par œuvres interposées, Fontainas renvoyant le plus souvent la « balle ». Cette fois, il s'agit de *L'Immoraliste*. C'est en général à partir de la parution de ce roman que l'on date la fin de la période symboliste de Gide. Du point de vue purement chronologique, elle correspond effectivement à une sorte de rupture (consciente ou non) de la part de Fontainas. Jusqu'à présent, les remarques, tant de Gide que de Fontainas, sont d'ordre essentiellement esthétique, portent sur la phrase poétique. Ici, Fontainas avoue clairement que la problématique morale gidienne lui est extérieure. Lui-même s'affirme « immoraliste », mais

sans aucun tiraillement, n'ayant reçu aucune éducation chrétienne ; on pourrait dire, au risque de caricaturer les choses, que Fontainas est toujours d'accord sur la forme mais n'adhère plus, personnellement, au fond. Et la préoccupation première du poète Fontainas (comme il le dira dans une lettre ultérieure) est le Beau et seulement lui. Cette divergence de préoccupation n'empêchera pas Fontainas de vouer à Gide, jusqu'au bout, une grande admiration.

En 1903, un petit billet de Gide atteste que les deux hommes ne se sont plus vus depuis bien longtemps. Gide explique que sa femme est « malade ». Fontainas invoque beaucoup de travail, mais il pourrait parler de ses ennuis conjugaux, lui aussi.

1903-1910. Sept ans de silence pendant lesquels Fontainas travaille à *La Nef désassemblée*, à la traduction de Keats, à son *Histoire de la peinture française*. Derrière le silence de Gide, il y a ses voyages, ses publications (étude d'Oscar Wilde, *Saül*, *Prétextes*, son *Dostoïevski*, *Amyntas*...) et le début de l'aventure de la NRF.

Une fois de plus, c'est Fontainas qui renoue le fil en envoyant une lettre à propos de *La Porte étroite* qu'il vient de relire d'une traite. Le ton est particulièrement élogieux. L'admiration sincère.

Vous êtes des très rares qui peuvent en portant haut la tête se dire « J'ai fait un beau livre ! », vous en avez fait plus d'un, mais celui-ci je le trouve unique et angoissant. Je n'en connais pas d'autre, de notre temps, qui soit d'un si douloureux désenchantement. (Paris, 4 juillet 1909).

Depuis la lettre de Cuverville, de juin 1902, Gide n'a plus parlé et ne parlera plus des œuvres de Fontainas, si ce n'est un hommage pour ses traductions de poèmes de Meredith parus à *La NRF*. C'est d'ailleurs à ce sujet qu'auront lieu les échanges suivants. Gide répond souvent de Cuverville où il fait des séjours prolongés et où il invite ses amis. André Fontainas ne s'y rendra jamais. Le poète envoie une dernière lettre (concernant des traductions de Rabindranath Tagore qu'il n'apprécie guère) avant un silence de quatre ans. De 1910 à 1914, Fontainas connaît une période douloureuse. Son fils, Gabriel, meurt en 1911, à l'âge de 19 ans, lui-même est atteint très gravement de septicémie — dont il réchappe de justesse — et enfin, après une vie conjugale difficile, il divorce d'avec Gabrielle Hérold.

1914. La guerre. André Gide œuvre au Foyer franco-belge. Un échange aura lieu en juin, encore à propos d'une publication à la NRF. Il s'agit d'une autre traduction de Meredith et de fragments d'une importante étude que Fontainas a faite sur Edgar Allan Poe. Malgré des contacts positifs avec Jacques Rivière, ces projets ne se concrétiseront pas.

En 1917, André Gide, cette fois, écrit à Fontainas, au sujet de *La Jeune Parque* de Valéry. Ils sont évidemment tous deux d'accord sur l'importance de l'œuvre. Il faut signaler à ce sujet l'amitié profonde qui liait Valéry et Fontainas. Ils ont entretenu une correspondance considérable. D'une certaine manière, les amitiés communes contribuent à la durée de la relation amicale entre Gide et Fontainas, que ce soit Pierre Louÿs, par qui leur rencontre aurait eu lieu, ou Paul Valéry, ou encore le peintre Théo Van Rysselberghe.

La Symphonie pastorale trouve Fontainas dans les mêmes dispositions que pour *L'Immoraliste*. Même s'il admire toujours le style gidien, le moralisme protestant et les problèmes de conscience des personnages lui sont une fois encore étrangers.

Les divergences littéraires continuent à se marquer, trois ans plus tard, lorsque Fontainas reprend la plume pour confier ses réflexions à propos du *Dostoïevski*. Il n'aime pas le romancier russe et parle de son « *antipathie instinctive pour son art* », tout comme il reconnaît qu'il y a là quelque chose qui lui échappe. Ces divergences cependant, n'atteignent pas son estime pour Gide qu'il ne manque pas de répéter en fin de lettre, selon son habitude. Gide ne répond toujours pas à des lettres qui le mériteraient.

Est-ce ce silence quelque peu obstiné, est-ce la naissance de Catherine (avril 1923), fille de Gide et d'Élisabeth Van Rysselberghe (événement qui avait beaucoup affecté Fontainas, étant donné l'amitié qui l'unissait à la famille), ou tout simplement l'éloignement géographique — c'est la seule lettre qu'il envoie de Belgique (Cheratte) ? Toujours est-il que le 21 juin 1924, Fontainas écrit à Gide concernant *Incidences* qu'il a oublié d'emporter avec lui, des propos nettement plus réticents à « *l'art gidien* ». Tout en restant très respectueux de l'œuvre, il avoue que si l'occasion lui était donnée de lui consacrer une étude, on pourrait le trouver « *sévère, peut-être même dur sur certains points* ». Et de conclure qu'ils se rejoignent tout de même dans leur admiration commune pour « *l'art de notre cher Valéry* ».

La correspondance (si on peut encore l'appeler ainsi, Gide ne répondant jamais, se « contentant » d'envoyer des livres) se poursuit à son rythme inégal. 1929 : Fontainas remercie Gide pour l'envoi de *L'École des femmes*. 1931 : il écrit une longue lettre contenant entre autres des notes très intéressantes sur Flaubert¹⁰. 1932 : Fontainas regrette de n'avoir pu

10. Nous ne nous attardons pas sur cette lettre qui mériterait notre attention. Les réflexions littéraires qu'elle contient nous éloigneraient des rapports Gide-Fontainas proprement dits.

assister à la représentation d'*Œdipe*, mais il assure avoir aimé le texte. Il ne parlera pas des *Nouvelles Nourritures* que Gide lui a cependant envoyé, mais bien de *Geneviève* qu'il apprécie, du *Retour d'URSS* dans une lettre où il expose ses conceptions politiques et sa position (réticente) vis-à-vis du projet communiste, réflexions qui prennent d'ailleurs un écho tout particulier à l'heure actuelle.

La dernière lettre de la correspondance est signée de Gide et date du 18 novembre 1938. Elle est dactylographiée (c'est la seule). Gide voudrait retrouver, pour l'anthologie qu'il prépare pour la Pléiade, les noms de poètes que Pierre Louÿs récitait « *dans le temps* » (selon ses propres termes). Et Gide de citer de mémoire des passages de ces poèmes. Dernière lettre toute significative et qui frappe par la nostalgie qui s'en dégage, sans doute à cause de ces bribes de poésie qui semblent revenir du fond des temps, du temps qui a fait se rencontrer deux écrivains aux tempéraments si différents.

*

Les impressions qui se dégagent au terme de cette chronique d'une correspondance vont dans deux directions principales. Tout d'abord, Gide et Fontainas se sont peu vus, et à partir de 1920, leurs rencontres seront dues au hasard, ce qui fait souvent dire à Fontainas, en fin de lettre : « *je vous serre la main comme quand c'était vrai* ». Amitié littéraire donc, qui s'est contentée d'échanges épistolaires et ne s'est pas nourrie d'une réelle présence. Le style, d'ailleurs, tout en étant très soigné, garde quelque distance, si l'on compare avec certaines lettres que Gide a envoyées à d'autres personnes. Ensuite, c'est surtout à André Fontainas qu'appartient le mérite de donner à la correspondance sa substance. Et l'intérêt réside à la fois dans cette « vitrine » de son art critique que sont ses lettres, et dans le point de vue qu'il donne sur l'œuvre de Gide, jusqu'en 1937. Il s'agit là d'une régulière chronique de la réception contemporaine d'une œuvre, et ce, de la part d'un homme dont la critique littéraire était aussi la profession. La correspondance Gide-Fontainas constitue un précieux document sur la réception et le contexte de réception de l'œuvre gidienne, du *Voyage d'Urien* aux *Retouches à mon Retour de l'URSS*.